Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 52

Artikel: 'Na lettra a n'on boun'ami
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-206522

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

'NA LETTRA A N'ON BOUN'AMI

Lozena, pè la maîti de déceimbro.

Mon poûro Toine, que i'âmo tant,

Lai a dza trâi senanne que su via de l'ottô et que su vegniâte à maître dein onna carâîe de pè Lozena. T'i possibllie quemet lo teimps l'a passâ : quemet dâi z'èpèlues! Mè seimbllie que l'è l'autrhî qu'on êtâi lè doû, setâ per dessus lo plliot derrâi noutra grandze et que te mè desâi de clliau mots tant dâo, tant dâo! On pâo pas tî lè craire, clliau mots, mâ cein fâ tot parâi plliézi et on a lo tieur quemet l'estoma quand lè qu'on medze dau quegnu âi pere goliâ, que l'è justameint clli que i'âmo lo mé. Te mè desâi : « Luise, quand t'î pas avoué mé, ie su quemet on petit caïon que l'è via de la trouïe. » T'ein rappele-to? L'é pas âoblliâ, me! L'é dâi z'affére que restant po tota la via et l'éternitâ, quemet dit lo menistre. Mè assebin, ie pu bin te dere, ora, que t'î mon boun'ami, à de bon, mon boun'amì Toine que i'âmo tant.

La dama, que l'è dan ma maîtra, l'è onna grant' étalla, chètse quemet on lan, avoué on nâ asse poeintu qu'on cro de fochâo et on mor asse prin qu'on cabri que vint d'îtré fé. A part cein, sarâi prau galèza, ma l'è tota la dzornâ à bramâ, à pioulâ, à nyoussî, à miaulâ qu'on djurerâi que l'a avalâ on tsat et onna rata. N'è jamé conteinta de rein ; quie qu'on lâi diesse po la rabonnâ, l'è to ma mére m'a fé, atant pessî dein lo lé po lo fère débordâ.

Lo monsu n'è pas pîre dinse po teimpêtâ et sacremeintâ ; on vâi que sô d'onna bouna mâison, quemet ein a per tsi no.

Por quant à l'ovrâdzo, lâi a bin de l'ovrâdzo, mâ n'è pas pi asse pénâbllio que d'écouènâ de la rontire ; mè faut rècourâ tota la dzornâ po lo momeint, ma la maîtra m'a de que se continuâvo dinse, mè farâi couâre pè la cousena su on gros potager. Clli potager n'è pas tant quemoûdo, por cein que l'è quemet lè dzenelhie : n'a rein qu'on perte; faut tot fére pè lo mîmo, mâ, quand on lâi è habitua, l'affère va tot parâ.

Tè foudrà m'einvouyî assebin on mot de beliet po mè dere que te t'einnouye bin de mé. Mè, ie su tota tiura de té.

Adieu, mon Toine po la via; ie t'eimbrasso que ne pu pas pî.

Ta Luise.

Potse-scritoume. I'é âobllia de tè dere que noutron maître n'è rein fier : ie dor assebin avoué mè qu'avoué la dama.

Marc a Louis.

MESDAMES!

Quand vous arborez de façon provoquante les grands chapeaux qui vous ont valu tout récemment tant de compliments aigre-doux ; quand vous vous soumettez, résignées, au supplice de la robe en fourreau de parapluie, qui dénonce brutalement des attraits que l'on aime surtout à deviner, vous ne vous demandez pas d'où vient cette mode à laquelle vous vous soumettez si docilement? Vous savez qu'elle vient de Paris

Il suffit, en effet, qu'une Parisienne jeune et jolie ou plus ou moins en vue, inaugure quelque nouvelle forme de robe ou de chapeau, pour qu'aussitôt les élégantes des cinq parties du monde en fassent autant. Cette servile imitation autoriserait une comparaison très juste, sinon très flatteuse pour le sexe qui prétend, depuis les temps les plus anciens, au sceptre de la grâce et aujourd'hui, chose curieuse, à celui de l'indépendance.

Mais vous ne vous êtes, sans doute, jamais demandé comment ces modes, parfois si bizarres, pouvaient prendre naissance et être lancées?

Eh bien, voici :

Un couturier de Paris, en renom, a une idée, une bonne idée : jupe à godets ondulée, corsets Louis XVI tombant droit des goussets à la taille, ou veste crânement coupée. Il s'en va trouver une jolie actrice et lui propose de l'habiller pour la prochaine pièce qu'elle va créer. Il connaît déjà l'héroïne qu'elle doit incarner, et il saura lui tailler à la fois une jolie toilette et un succès.

Il montre des croquis, dessinés par les meilleurs artistes, car les prix de Rome ne dédaignent pas de s'occuper de mode! Après avoir drapé des peplums sur des statues grecques, les pensionnaires de la villa Médicis éprouvent un très vif plaisir à épingler des étoffes sur les séduisantes Parisiennes. Neuf fois sur dix l'actrice accepte, elle daigne être encore plus jolie, encore plus femme, encore plus gamin, moitié duchesse.

Et voilà une mode lancée!

LA SOUPE ET LES TOURTES DE NOEL

Nous détachons le passage suivant du savoureux ouvrage de César de Saussure, intitulé *Lettres et voyages* (1725-1729).

Le jour de Noël est une grande fête chez tous les chrétiens, puisque c'est celle de la naissance du Sauveur. Mais les Anglois ont dans ce tems-là plusieurs usages qui leur sont particuliers. Ils se font alors les uns aux autres plusieurs complimens qu'on ne se fait ailleurs qu'au nouvel an, en se souhaitant *a merry Christmas and a happy New Year*, c'est-à-dire « un joyeux Noël et heureuse année ». C'est dans ce tems-là qu'on donne les étrennes qui sont une pratique dont personne ne peut se dispenser, et qui va assez loin, lorsqu'on a beaucoup de relations. Le jour de Noël, on garnit de laurier, de romarin et autres plantes vertes, les églises, les entrées des maisons, les salles ou vestibules et les cuisines; je ne saurai vous dire d'où vient cet usage. Tout le monde depuis le roi jusqu'à l'artisan, mange ce jour-là des soupes et des tourtes de Noël. La soupe de Noël, *Christmas porridge*, est un mets que peu d'étrangers trouvent de leur goût. Jugez s'il doit être bon : ils font cuire dans du bouillon des raisins secs, des raisins de Corinthe, et des pruneaux avec beaucoup d'épices; les riches y joignent du vin, les autres y mettent de la bière. Si c'est un grand régal pour les Anglais, ce n'en est pas un pour moi. Il n'en est pas de même des *Christmas* ou *Minced-Pies*, c'est-à-dire tourte de Noël, dont tout le monde s'accommode. Ce sont des pâtés de viande hâchée, où il y a beaucoup de raisins de Corinthe, de moëlle de bœuf, et d'autres bonnes choses. Il est à remarquer que l'on ne mange jamais de ces espèces de tourtes à la viande que durant les jours qui précèdent ou qui suivent Noël. Je ne saurais vous en dire la raison.

Le sel matrimonial. — Un tout jeune époux à un vieux mari :

— Je viens de recevoir la première facture pour les robes de ma femme; elle est furieusement salée.

— Hé! oui, mon jeune ami, c'est là le sel du mariage.

Pas de gêne. — Madame à sa nouvelle bonne :

— Vous ne serez pas surchargée de besogne, Marie, nous n'avons pas d'enfants.

— Oh! que madame ne se gêne pas pour moi : je les adore.

POUR LA HOTTE DU BON-ENFANT

Que de personnes, en ce moment, se creusent en vain la cervelle pour deviner ce qu'elles pourront bien offrir comme étrennes à ceux de leurs parents, amis et connaissances à qui elles désirent ou doivent en donner. Désir ou simple obligation, on aime à faire plaisir, le plus possible, aux destinataires de ces étrennes. Dans le premier cas c'est par affection, la chose est toute naturelle; dans le second, c'est par spéculation; on estime alors, non sans raison, que puisqu'on fait la dépense, autant vaut qu'elle agrée à celui qui en est le sujet.

Hélas, le choix, certes, ne fait pas défaut. Et c'est là sans doute ce qui cause notre embarras. Les livres, parmi les cadeaux, sont de ceux qui, en général, font plaisir toujours et à tous.

Qu'il nous soit permis d'en indiquer et d'en recommander quatre d'entre les plus nouveaux, et qui sûrement seront les bienvenus chez les personnes à la porte desquelles, accompagnés des vœux les meilleurs pour la nouvelle année, ils viendront frapper le matin de Noël ou du Jour de l'An.

Ces quatre livres sont là, sur notre table, aussi séduisants par leurs titres, par leur aspect extérieur, que par les promesses que donnent les noms seuls de leurs auteurs.

D'abord, c'est le Foyer romand, étrennes littéraires pour 1910, édité par MM. *Payot et Cie, à Lausanne*, et auquel a collaboré toute l'élite de nos écrivains romands.

C'est ensuite, de la *librairie F. Rouge et Cie, à Lausanne*, La Moisson est grande, le dernier de Benjamin Vallotton, dont nous avons, il y a quelques semaines, reproduit un des chapitres les plus savoureux. C'est aussi, chez les mêmes éditeurs, Le Mariage de Germaine, de Aloys de Molin, un roman lausannois plein de saveur.

Enfin, de chez MM. *Attinger frères, éditeurs, à Neuchâtel*, nous sont arrivés les Derniers contes, du Dr Châtelain, un auteur trop connu et trop aimé pour qu'il soit nécessaire d'en dire plus.

Voilà notre modeste avis. Faites-en ce qu'il vous plaira, mais il nous paraît que vous avez là le moyen tout trouvé de faire quatre heureux, et cela sans saigner votre portemonnaie. Cela aussi est bien à considérer, puisque la vie est si chère, dit-on, et que nombreux sont les candidats aux faveurs du Bon-Enfant.

ZIN ZIN

(*Vieille chanson.*)

Les épiciers, gens d'heureux caractère,
Du coin de l'œil ont un peu sourcillé :
Ils disent tous : « Ce qui nous désespère,
C'est le tarif pour le café grillé. »
Zin zin, zon zon zon
Par de tous petits centimes
Zin zin, zon zon zon
Nous payons les violons.

Les pharmaciens et les vendeurs de drogues
Connaissent mieux tous nos tempéraments.
Ils se sont dit : « Sachons garder la vogue,
Le vieux billon vaut bien les vieux onguents. »
Zin zin, etc.

Les professeurs, par leur tournure austère,
Bien plus qu'ailleurs, chez nous sont respectés,
En fait d'esprit, ils ont leur tabatière,
Ou pour le moins des bésicles au nez.
Zin zin, etc.

Les avocats, ciel! quelle fourmilière,
Nous en avons pour plaider notre droit;
Ils sont pour nous comme au vent la poussière,
Plus il y en a et moins clair l'on y voit.
Zin zin, etc.

Ainsi chantaient nos pères.

ENCORE LA GIRAFE

On nous écrit que l'habile préparateur de la peau de la girafe du Musée de Lausanne, dont nous avons parlé il y a huit jours, se nommait Sommer et non Summer. Les Sommer ont acquis la bourgeoisie de Cottens.

*

Nous recevons également d'un de nos abonnés (M. G. B.) communication de l'entrefilet suivant, paru dans le *Courrier suisse* du 23 février 1844, qui, complétant l'article du *Conteur* du 11 décembre, montre que le squelette de girafe que possède notre Musée cantonal de géologie a la même origine que la girafe empaillée qu'on y admire encore.

Voici le dit entrefilet.

« On se rappelle sans doute la jeune girafe qui, l'an passé, a attiré l'attention de nombreux visiteurs; elle n'a pu supporter l'âpreté du climat de l'Allemagne et vient de périr à Francfort-